

CENT ANS DE LITTÉRATURE HONGROISE

(1825-1925)

Quand l'Académie Hongroise se constitua (1825), la littérature hongroise n'était plus à créer : elle existait depuis plusieurs centaines d'années, et il y avait plus d'un demi-siècle qu'après une période de stagnation elle avait pris un nouveau développement où il y avait quelque chose de conscient, de voulu, et qui tenait de la propagande. Des associations se formèrent de toutes parts et, en attendant que ce rôle pût être joué par une institution spéciale, ce furent certaines personnalités qui dirigèrent le mouvement et lui servirent de centre. Ce qui distingue des précédentes cette nouvelle époque littéraire, dont l'année 1772 marque le début, c'est justement cette activité consciente, ce travail d'organisation et de propagande, ce rassemblement des forces, en d'autres termes c'est le fait que désormais la littérature a sa place au nombre des grandes tâches nationales. Dès lors, l'écrivain ne veut plus seulement atteindre tel ou tel but déterminé : il sait qu'en écrivant il sert par cela même la cause de la culture nationale, qu'il contribue au maintien de la nation.

L'Académie n'a donc pas créé la littérature : c'est au même besoin psychologique, au même effort visant l'évolution nationale que l'une et l'autre doivent leur existence. Si l'argent et l'autorisation royale n'avaient pas fait défaut, l'Académie aurait vu le jour à l'époque où se produisit la renaissance de notre littérature. La fondation de l'Académie se fit attendre longtemps, mais le développement des belles-lettres, dans les vers comme dans la prose, avait déjà commencé.

Pendant cette période, de plus d'un demi-siècle, qui pré-

cède la création de l'Académie, la question de la forme est au premier plan. Les diverses « écoles » se distinguent surtout l'une de l'autre par les directions qu'elles suivent au point de vue de la forme et du goût. Il semble que pendant tout ce temps la littérature cherche sa forme. Elle cherche une langue, une métrique, un mode d'expression et de composition plus beaux, plus artistes. Au cours de ce processus, pendant lequel ces écoles arrivaient tour à tour à l'hégémonie, nous avons déjà dépassé deux étapes au moment où fut fondée l'Académie. *L'école française* d'abord et tout dernièrement *l'école antiquisante* avaient déjà joué leur rôle, et la littérature hongroise s'était assimilé le meilleur résultat de leurs efforts. Du classicisme antique, la forme était demeurée, et connut encore une courte floraison, mais le fond et l'esprit étaient déjà romantiques. Les tendances de *l'école allemande* ne tardèrent pas à l'emporter, même dans les questions de forme. Quant à la quatrième école, celle des *magyarisants*, loin de s'étendre, elle perdait du terrain. Le goût se modernisait, mais non dans le sens national : dans la poésie lyrique, le drame, les récits en prose et plus tard en vers, c'est du côté de l'Europe occidentale qu'il évoluait. En somme, une simplification considérable s'opérait dans les diverses tendances. Mais il y avait toujours quelque opposition entre les besoins du public et la littérature. Celle-ci était déjà artistique, moderne aussi, mais, considérée du point de vue artistique, elle n'était pas encore nationale.

Parmi les grandes réformes artistiques, celle de la versification fut en grande partie réalisée. Les mètres classiques furent conquis à notre littérature, et effectivement cultivés ; mais nos poètes s'exercèrent aussi dans les formes occidentales, qui furent introduites alors et qui depuis ce temps n'ont cessé d'être en usage. Mais la rénovation et la culture artistique du rythme national n'eurent pas encore lieu à cette époque. On distingua les genres au point de vue de la forme intrinsèque, du son et de la langue ; on sépara les styles. Le principal mérite en revient à KAZINCZY. La prose fut tirée de sa platitude et dans le vers l'éloquence poétique s'éleva jusqu'à la majesté de l'ode. C'est alors que se livra

la plus grande bataille littéraire du temps, celle des néologues et des orthologues, qui se termina par la victoire des novateurs et par un certain rapprochement entre les adversaires. Et c'est précisément l'année de la fondation de l'Académie que naquit, avec la *Zalán Futása* (La fuite de Zalán) de VÖRÖSMARTY, la nouvelle langue poétique hongroise. C'était une révélation, c'était comme le bouquet marquant l'achèvement du gros œuvre, comme une perspective grandiose ouverte sur les temps nouveaux. Cette langue hongroise, naguère encore tenue pour pauvre et inapte aux usages de la vie publique, s'avérait propre aux tâches artistiques les plus délicates.

Mais ces conquêtes n'affectaient pas seulement la forme et le côté artistique : elles s'étendaient aussi au fond. Déjà les premiers recueils de chansons d'amour passaient de main en main : les *Amours de Himfy* d'ALEXANDRE KISFALUDY (1801, 1807), et la *Lilla* de CSOKONAI ; avec la *Dorotya* (1804), le poème héroï-comique était créé ; les odes de BERZSENYI, les lettres de KAZINCZY étaient écrites, et la poésie s'était enrichie d'une œuvre dont la valeur était encore méconnue ; la meilleure tragédie hongroise, le *Bánk Bán* de KATONA (1819).¹ Mais à tout prendre, le contact immédiat avec la vie n'était guère réalisé encore en littérature. Il y avait une tendance à négliger plus ou moins les œuvres qui s'adressent à la foule, et le public lui-même avait peu de sens pour les aspirations artistiques d'ordre supérieur. Les ouvrages d'actualité comme *Etelka* (1788), le roman de DUGONICS, dirigé contre l'absolutisme et le système germanisateur de l'empereur Joseph II, pouvaient seuls intéresser un grand nombre de lecteurs. D'ailleurs la littérature n'était pas une carrière, tout au plus pouvait-elle nourrir quelques rédacteurs. RÉVAI, CSOKONAI, VIRÁG vécut et moururent dans la pauvreté. Si des écrivains comme Alexandre (Sándor) KISFALUDY et BERZSENYI ne connurent pas le besoin, c'est qu'ils possédaient un domaine. Mais KAZINCZY paya du sien la gloire de remplacer pendant longtemps, au milieu de l'indifférence générale, l'Académie Hongroise encore à créer.

1. Une traduction française a paru en 1910 par Ch. de Bigault de Casanove : *Bánk bán*. Tragédie historique en 5 actes. Paris, Champion, 16^e, 194 p.

Telle était la situation quand l'Académie Hongroise fut enfin constituée. Et la littérature avait justement un nouveau chef qu'entourait une garde toute fraîche d'écrivains enthousiastes et pleins d'avenir ; le centre naturel de la vie littéraire était trouvé : Pest ; elle avait son nouvel organe : l'*Aurora* ; les genres qui s'adressent à la foule, drame, roman, nouvelle, commençaient à fleurir. De nouveaux buts, des tendances nouvelles, une ardeur juvénile régnaient dans le monde des lettres.

Une grande tâche restait à accomplir : rapprocher de la vie la littérature, lui donner plus d'étoffe et de fond, créer et développer les genres encore absents, fondre l'élément national avec l'élément artistique, magyariser les lettres hongroises tout en cultivant les relations littéraires avec l'étranger, poursuivre le travail de simplification, mettre la poésie à la portée de tous, la rendre plus apte encore à renforcer l'âme nationale et à devenir l'éducatrice du pays, en un mot : donner à la Hongrie une littérature richement organisée, européenne et nationale.

Tout cela s'accomplit dans le premier demi-siècle d'existence de l'Académie et — d'une manière satisfaisante en général, mais à divers égards avec un brillant succès — la vie littéraire se forma. L'évolution de la littérature hongroise suit alors une grande courbe dont la première moitié va jusqu'à la guerre d'indépendance (1848) ; la seconde moitié s'étend jusqu'au début de la période qui suit le compromis avec l'Autriche (1867) ; elle est le complément symétrique de la première : l'une correspond à l'ère des réformes, l'autre à celle de l'oppression politique et à l'époque du compromis. Cependant il ne faut pas voir une décadence dans cette seconde moitié de la courbe, mais partie un nouveau progrès et partie le complément et l'achèvement de la première période.

A l'époque des réformes, le développement littéraire s'accomplit pour ainsi dire avec une rapidité vertigineuse, non pas tant sous le rapport des proportions, mais bien plutôt quant aux valeurs. Maintenant qu'elle avait un institut pour lui servir de centre et qu'elle avait trouvé dans la vie publique une alliée puissante, maintenant que les réformes

sociales, économiques et politiques avaient enfin commencé, la littérature devenait plus hardie dans son inspiration. Le premier résultat de ce changement fut qu'elle entra plus immédiatement en contact avec la vie et particulièrement avec la vie publique. Mais l'esprit public s'était éveillé à son tour, l'intérêt des lecteurs allait croissant, leur nombre augmentait aussi, et les écrivains rencontraient dans le pays une audience plus générale et plus manifeste.

La fièvre de création qui caractérise cette époque est pour beaucoup dans le prestigieux développement que prit alors la littérature hongroise. La volonté de vivre et l'ardente profession de foi nationale, la grandeur du but, l'élan universel donnaient des ailes au talent, décuplaient les énergies spirituelles. Les mouvements qui secouaient alors, comme des convulsions nerveuses, les peuples de l'Europe : la fièvre romantique, la réaction contre la Sainte-Alliance, l'amour de la liberté qui se réveillait chez tous les peuples, le sentiment de leur solidarité, la compréhension mutuelle de leurs aspirations, et les mouvements intellectuels et littéraires provoqués par les idées nouvelles, stimulèrent aussi en Hongrie l'esprit public ainsi que l'instinct de création littéraire.

L'Académie Hongroise n'était pas seulement une loge d'où l'on assistait à la bataille littéraire. Elle avait, dès sa fondation, accueilli tous ceux, vieux ou jeunes, qui honoraient les lettres hongroises. Trois de ses membres tinrent entre leurs mains, pendant l'ère des réformes, la direction du mouvement. Ils formaient comme un aréopage : c'était d'abord un génie créateur, le plus grand poète du temps : VÖRÖSMARTY, puis le représentant du génie critique : BAJZA, et enfin Ferenc TOLDY, héritier de l'esprit agitateur de Kazinczy, et qui personnifiait le génie de l'histoire littéraire. L'influence de ces trois hommes ne fut pas une entrave au progrès ; l'accueil qu'ils firent aux nouveaux talents : à PETŐFI lui-même entre autres, et plus tard à JÁNOS ARANY, suffirait à le prouver.

Les productions poétiques de ces deux générations — celle de Vörösmarty et celle de Petőfi et d'Arany — et d'une manière générale la littérature de ce demi-siècle (à dater de

la fondation de l'Académie) ont appris aux poètes hongrois à interpréter, en leur donnant une expression artistique, et conformément à l'esprit moderne et au génie hongrois, les sentiments de l'individu et de la communauté.

Le génie poétique se manifeste chez VÖRÖSMARTY avec une puissance, une originalité, une richesse inconnues jusque-là et jamais surpassées depuis. Ce qui fait la grandeur de Vörösmarty, c'est le mystère inanalysable, le prestige infini de sa personnalité, c'est une imagination hardie qui embrasse l'univers, une sensibilité, un talent également à l'aise dans le sublime et le gracieux, dans l'humeur et la tendresse, une inspiration amoureuse, philosophique et patriotique dont le charme est entièrement nouveau. Il ajouta à la lyre hongroise des cordes à la résonance plus riche, au timbre plus plein et plus varié. C'est chez lui que nos poètes apprirent à donner une expression aux vagues pressentiments, à traduire dans leurs contemplations les intuitions métaphysiques. Et c'est lui encore qui leur enseigna l'éloquence. Au point de vue verbal, son imagination créatrice est l'une des plus prodigieuses de la littérature universelle.

La force agissante de la personnalité se manifeste d'une manière encore plus directe, plus caractéristique et plus libre dans l'œuvre de PETÓFI, entré si jeune dans l'immortalité, et dont l'art reflète merveilleusement tous les aspects de la vie. Sa poésie est une poésie de circonstance, telle que beaucoup l'ont tentée depuis Goethe, quoiqu'il fût donné à bien peu de la réaliser. Il conquiert de nouveaux thèmes, de nouveaux motifs à la lyre hongroise. L'amour, le patriotisme, la passion de la liberté trouvent en lui l'interprète le plus tendre et le plus fougueux. Tout se change en or entre ses mains, tous les détails de la vie revêtent chez lui un aspect poétique. Petófi n'a pas conquis à la poésie des provinces imaginaires, mais il nous a montré que l'on peut regarder la réalité elle-même avec les yeux d'un poète. Il a embelli pour nous notre milieu familier, il a laissé dans l'âme hongroise une empreinte ineffaçable. Mais ce n'est pas seulement sa propre personnalité qui trouve son expression dans les œuvres de ce lyrique : c'est le caractère hongrois et

le sentiment de l'époque. C'est lui, entre tous les poètes du monde, qui a prêté les plus magnifiques accents à la grande passion du milieu du XIX^e siècle, l'amour de la liberté.

L'attitude objective et le sentiment éthique d'ARANY complètent en quelque sorte l'ardeur subjective de Petófi. Une forte individualité se manifeste aussi dans toute son œuvre poétique, mais le caractère typique de la race et de la nation hongroise, tel que l'ont façonné dix siècles d'histoire, s'y révèle en même temps. De tous les poètes hongrois Arany est celui qui représente le plus richement et le plus artistiquement l'individualité de la nation. Par la vigueur de la composition qui, chez lui, suit toujours la ligne de processus psychologique, l'étonnante variété du ton et du débit, la pureté et la perfection artistique de la langue, qui est une merveille de plastique et d'harmonie, ses poèmes épiques et ses ballades marquent l'apogée de la littérature hongroise.

Les qualités propres à l'âme hongroise se réalisèrent pleinement chez ces trois poètes et chez leurs contemporains. Mais les sentiments et les aspirations du temps trouvèrent aussi chez eux leur expression ; même dans l'œuvre épique d'Arany, qui malgré toute son objectivité n'est pas seulement une évocation du passé, mais aussi le symbole poétique des vœux et des espérances qui agiterent cette époque.

Surtout avant la guerre de l'indépendance hongroise (1848-1849), la poésie hongroise se fit volontiers l'interprète des aspirations nationales et universelles. Mais, après l'échec de la révolution, la douleur de la défaite, les déceptions qui atteignirent l'humanité, les crises qu'elle traversa inspirèrent nos poètes, et c'est de cet état d'âme que jaillirent les poésies patriotiques de TOMPA, ARANY, GYULAI, JÁNOS VAJDA, et l'œuvre lyrique, sauvage et artistique à la fois : *A vén cigány* (Le vieux tzigane) de VÖRÖSMARTY. Une certaine désillusion se remarque aussi dans la poésie de cette époque. Après les événements de 1848-49, un changement se produisit dans les idées démocratiques d'ARANY, et la vie populaire devint dans le *Bolond Istók* (Étienne le Fou), le sujet d'un tableau naturaliste (1850). Mais les poètes hongrois ne négligèrent pas non plus l'expression des sentiments de l'individu, soit dans sa vie personnelle soit dans ses rap-

ports avec la communauté, qui sont pour le romantisme un thème favori : l'individu et la société chez EÖTVÖS, l'individu et la nation chez PETÓFI, l'individu et les traditions chez ARANY, la place de l'individu dans l'évolution de l'humanité et le sens profond de l'histoire du genre humain chez MADÁCH, pour ne pas poursuivre plus loin cette énumération.

Au point de vue de l'art et de la forme, les résultats furent aussi considérables. Petófi et Arany réussirent enfin à fondre ensemble l'élément artistique et l'élément national. Ils surent tirer parti de la poésie et de la langue populaires, auxquelles ils empruntèrent, pour les affiner, à l'une son rythme et à l'autre ses plus belles fleurs, et créèrent une poésie bien hongroise et comprise aisément de tous. Ainsi l'une des plus anciennes écoles, appuyée sur les plus vieilles traditions : *l'école magyarisante*, rentra enfin dans ses droits. Notre poésie devint entièrement hongroise par la forme comme par le fond.

Au commencement de cette époque, le genre dominant était l'épopée, écrite encore en hexamètres. Ces peintures sombres ou éclatantes de la grandeur passée semblaient satisfaire cette soif de poésie épique qui s'était emparée de la nation dès le milieu du XVIII^e siècle, et l'impression que la *Fuite de Zalán* de Vörösmarty (1831) exerça sur l'âme hongroise a son importance historique. Mais en dépit de leur lyrisme et malgré des parties admirables, ces grandes épopées sont défectueuses au point de vue de la psychologie et de la composition. Quelques dizaines d'années plus tard, l'épopée ressuscitait déjà sous une forme nouvelle : dans le rythme national perfectionné par nos poètes, et dans la belle langue que la langue populaire avait fécondée. ARANY sut varier même son style épique. *Buda halála* (La mort de Buda, 1864), par exemple, est écrit dans une langue essentiellement différente de celle de *Toldi*. Nous nous trouvons chez Arany en présence d'une richesse de ton, de style et de sujets sans exemple dans la poésie épique. Dans l'épopée idyllique à sujet naïf, l'épopée humoristique, l'épopée comique, l'épopée sentimentale à la Byron, la grande épopée héroïque, l'épopée romanesque, Arany est un maître.

Dans le drame, et bien que le progrès soit ininterrompu depuis que Károly KISFALUDY institua ce genre, nous n'avons pas fêté de semblables triomphes. Nos auteurs ont recherché l'effet : tantôt l'effet poétique, tantôt l'effet théâtral, et souvent le succès fut considérable. La langue du drame en vers fut créée par VÖRÖSMARTY. Quarante ans de suite avec une rare fécondité, SZIGLIGETI, — un autre Scribe —, se fit le fournisseur de la scène, et c'est encore lui qui vers 1845 fonda la comédie populaire, qui fut un genre florissant pendant près d'un demi-siècle. Un grand nombre d'auteurs travaillaient à côté de lui, et plusieurs connurent le succès, comme le comte TELEKI avec son *Kegyenc* (Favori, 1841). Mais si la production assurait les besoins quotidiens, aucune œuvre nouvelle n'égala en valeur dramatique le *Bánk Bán* de KATONA, dont la publication (1821) avait eu lieu entre temps. Les créations les plus précieuses de ce demi-siècle sont deux poèmes dramatiques d'un genre tout spécial, une féerie de VÖRÖSMARTY : *Csongor és Tünde* (1831), qui pour le sens profond et la fraîcheur poétique peut être rangée à bon droit à côté du *Songe d'une nuit d'été*, et l'œuvre de MADÁCH : *Az ember tragédiája* (La tragédie de l'homme, 1861)¹, composée sous le régime de l'absolutisme autrichien, vaste et profonde conception poétique et philosophique où le génie de Madách porte sur la scène la vie du genre humain à travers les âges et le problème de ses destinées.

Le genre littéraire dont le développement fut le plus rapide est le roman. A peine est-il cultivé en Hongrie que déjà, avec Eötvös, il s'élève au niveau du roman européen et se ramifie en trois ou quatre types, atteint chez KEMÉNY à la profondeur tragique et psychologique, tandis qu'avec son incomparable talent d'exécution JÓKAI en fait une galerie de types hongrois en même temps que le trésor de l'humour national et le miroir de la sensibilité hongroise. Mais pendant toute cette époque le principal genre littéraire fut la poésie lyrique. C'est elle qui nous a laissé les monuments les plus remarquables tant par le fond que par la forme. A l'ode antique, monumentale, aux lignes simples

1. Une traduction française a paru en 1896 par Ch. de Bigault de Casanove : *La tragédie de l'homme*. Paris, Mercure de France, 254 p.

et sévères de BERZSENYI, VÖRÖSMARTY substitua l'ode moderne, inquiète, orageuse et capricieuse, et fonda ainsi le nouveau lyrisme subjectif dont la forme est le « poème ». PETÓFI créa le lied spécifiquement hongrois, but des efforts incessants des générations précédentes. Et dans les genres mineurs beaucoup de chefs-d'œuvre virent aussi le jour : VÖRÖSMARTY donna ses épigrammes, sa *Szép Ilonka* (Belle Hélène), dans la légende son *Hedvig*, dans la peinture poétique : *Egy szegény asszony könyve* (Le livre d'heures d'une pauvre femme), et PETÓFI ses tableaux de genre et ses descriptions lyriques. Après la révolution paraissent les ballades d'ARANY : drames puissants coulés en des strophes légères.

Pendant cette période, la poésie magyare évoluait de plus en plus dans le sens d'un réalisme sain,

La noblesse de la forme s'étendit aussi à la prose, mais à l'art oratoire avant tout. D'une manière générale, KÖLCSEY fut le créateur de l'éloquence artistique, et c'est lui aussi qui éleva le discours politique à la hauteur d'un genre littéraire, par la force de la composition, la noblesse du pathétique, la chaleur poétique, la musique de la phrase et la solennité du débit. Dès l'époque des réformes, toute une phalange d'orateurs de talent prirent la parole aux assemblées nationales. Les deux plus grands : DEÁK et KOSSUTH, comptent l'un dans le genre éthique, l'autre dans le genre pathétique parmi les maîtres de l'art oratoire. Comme elle avait trouvé en Petófi son plus éloquent poète, la grande passion du XIX^e siècle : la passion de la liberté trouva en Kossuth son magnifique orateur. Kossuth fit de la presse ce que Széchenyi avait fait du livre : une des puissances de la vie publique hongroise, et c'est lui qui écrivit dans les journaux en Hongrie les premiers articles de fond.

En se faisant l'organe de la théorie et de la discipline intellectuelle, la critique — qui déjà ne se laissait plus intimider — rendit d'éclatants services et contribua pour une large part au sain développement de la littérature hongroise. Si BAJZA conquit à la critique hongroise son indépendance, c'est Pál GYULAI qui lui donna toute son importance esthétique. Non moins intrépide que son redoutable devancier, mais avec un horizon plus étendu, avec plus de

finesse et plus de largeur d'esprit, il fut aussi un grand écrivain.

A la même époque, Ferenc TOLDY pose les bases de l'histoire littéraire. Sa conception fondamentale est celle de SZALAY dans sa philosophie de l'histoire, celle de DEÁK dans sa théorie de la continuité juridique : la notion de l'individualité nationale considérée comme une substance historique et vivante. C'est sur ces fondements que l'histoire littéraire, notablement réformée par GYULAI et ses successeurs, continua de s'édifier.

La langue de la prose se forma plus lentement que celle de la poésie. Mais elle se clarifia pourtant, aussi bien dans l'art oratoire que dans le genre narratif et la dissertation scientifique. Dans le roman et la nouvelle, JÓKAI mit à profit toutes les ressources du vocabulaire, donna au récit un charme et une aisance inconnus jusqu'alors, et créa la prose narrative. Quant à la dissertation scientifique, c'est en premier lieu dans la prose de GYULAI, vivante, bien hongroise, et limpide comme le cristal, qu'elle devait chercher un modèle de style.

L'influence de l'âge héroïque de la littérature hongroise se prolongea jusque dans la période qui suivit le compromis austro-hongrois (1867). Le *Toldi Szerelme* (L'amour de Toldi) d'ARANY, les ballades qu'il écrivit dans sa vieillesse, et ses *Őszikék* (Fleurs d'automne) virent le jour un peu avant 1880, et l'activité littéraire de JÓKAI ne cessa que vers le commencement de notre siècle.

Mais après le compromis un changement s'était produit peu à peu. La situation s'était relativement affermie au point de vue du droit public, et de nouvelles perspectives s'ouvraient devant la nation. Une des sources où pendant des siècles la poésie hongroise avait puisé son inspiration sembla près de tarir ; il n'y avait plus lieu de craindre pour l'existence de la Hongrie, et l'esprit de résistance ne répondait plus dans une si large mesure au sentiment national. Et d'autre part le but que le pays se proposait désormais était plutôt de nature positive : il s'agissait de consolider intérieurement l'organisme de l'Etat et de veiller à des intérêts économiques, sociaux ou intellectuels. C'était surtout vers

ceux-ci que se tournait l'attention. Les sciences prirent un heureux développement, s'enrichirent et se ramifièrent de plus en plus. Nulle part le progrès ne fut aussi considérable que dans ce domaine.

Le changement des idées, la tendance positiviste et matérialiste contribuèrent à l'épuisement de la veine lyrique, sans d'ailleurs inspirer aucune œuvre littéraire particulièrement remarquable. Au temps du compromis austro-hongrois (1867) une réaction se produisit déjà contre ces tendances, et quelques écrivains se jetèrent dans le néoromantisme. Après la grande époque qui venait de s'achever, on eût pu croire qu'au bout d'une génération le roman hongrois conquerrait une place importante dans la littérature européenne, mais cette espérance ne se réalisa pas.

De son côté, la poésie continua de se développer jusque dans le dernier quart du XIX^e siècle. Le temps des grandes conquêtes littéraires était passé, et les poètes se contentaient de cadres modestes. Mais nos lyriques s'attachèrent à la finesse du détail et se distinguèrent surtout dans la peinture des situations et des sentiments individuels et dans l'expression des états d'âme compliqués. SÁNDOR ENDRÓDI, EMILE ÁBRÁNYI, JOSEPH KISS, GYULA REVICZKY et plusieurs de leurs contemporains sont indubitablement des talents remarquables.

Dans le drame, les auteurs hongrois se sont surtout attachés aux questions sociales.

Pour ne pas être écrasée par le poids du passé, pour échapper à l'emprise de la tradition et assurer son indépendance intellectuelle, une partie de la nouvelle génération rejeta le caractère, le ton, les rythmes nationaux, adopta le goût étranger et chercha ses modèles de préférence hors de la Hongrie. S'attacher à ce qui est individuel et à ce qui est généralement humain, tel fut, dès 1880, le mot d'ordre de la nouvelle école, pour laquelle l'élément national représentait une tendance trop particulière, en dehors de l'art. Il faut convenir que les vieux thèmes, dont certains même répondaient à une philosophie quelque peu naïve, étaient déjà passablement usés ; mais d'un autre côté la rupture avec le goût national entraîna le manque de couleur locale et l'exclusion du grand public des lecteurs. Quelques-uns des conteurs hon-

grois voulurent aussi introduire chez nous le naturalisme français, mais au point de vue littéraire cette tentative n'eut pas grand succès.

Cependant, aussi bien dans le roman et le drame que dans la poésie, de remarquables personnalités apparurent de temps à autre. Le cas de Géza GÁRDONYI et de Kálmán MIKSZÁTH, deux maîtres de la prose hongroise à la fin du siècle, montre qu'en fin de compte les écrivains dont l'action est la plus féconde seront toujours ceux qui puisent leur inspiration dans l'âme nationale. Tous deux ont subi dans une certaine mesure l'influence des conteurs étrangers modernes, français, anglais et russes, mais par tout leur être ils tiennent au sol natal. L'humour hongrois scintille dans les croquis, les nouvelles, les romans et les satires où MIKSZÁTH étale sa bonhomie affable, sa verve originale, bien personnelle et quelque peu caustique. Si les vastes compositions ne sont pas son fait, il déploie dans les petites toute l'originalité de son talent. A son tour, GÁRDONYI prouva que la sensibilité naïve de l'âme populaire est une mine qui est loin d'être épuisée, et que la véritable intuition poétique sait toujours cacher un sens riche et profond sous la simplicité apparente du récit. C'est un talent un peu inégal, mais étonnant de vigueur et de sensibilité poétique. Ils écrivirent tous deux une prose sobre et essentiellement hongroise et se cantonnèrent tous deux dans un domaine assez limité, laissant à d'autres le soin de peindre l'âme compliquée du monde moderne¹.

Les mêmes phénomènes s'observent dans l'évolution de la poésie lyrique. A l'époque qui suivit le compromis avec l'Autriche, le sentiment poétique de Petőfi — qui n'exclut pas la simplicité — et l'art achevé d'Arany trouvèrent, non pas des imitateurs, mais des continuateurs originaux ; et d'autre part il parut aussi des lyriques différents de ceux-ci par l'inspiration et la sensibilité, et non moins remarquables pour la finesse de leur langue.

1. Dans les *Contes magyares* de Jérôme Tharaud (Budapest, 1903, 8°, 179 p.), le lecteur français trouvera un recueil intéressant des nouvellistes hongrois de cette époque. Un roman de GÁRDONYI a paru en français en 1912 : *La troisième puissance*. Paris, Champion, 16°, xvi, 143 p.

Dans le roman, la nouvelle et le drame, la Hongrie eut des écrivains idolâtrés du public, mais pas un des poètes lyriques hongrois ne connut une vogue aussi universelle.

Les choses en étaient là quand le siècle finit. Au commencement du xx^e se place un mouvement littéraire qui, avec une foule de nouveautés et d'étrangetés, nous apporta la promesse d'un nouvel évangile poétique, et dont le principal représentant fut accueilli par certains comme le prodige attendu. Une partie du monde littéraire et du public se refusait bien à voir dans ce mouvement un progrès véritable, et dans la figure dominante de ce groupe, André ADY (1877-1919), ne reconnaissait pas celui qu'elle attendait. En revanche, dans sa soif de sensations poétiques encore inconnues, une autre partie du public accueillit la nouvelle école avec allégresse : elle voyait son attente satisfaite, et s'inclinait devant la propagande fervente déployée en faveur de ce mouvement qui apportait au bord de la Tisza, avec l'art décadent de Baudelaire, de Rimbaud et de Verlaine, le symbolisme de ces poètes et du groupe allemand des *Blätter für die Kunst*. La nouvelle école s'éloignait de l'élément national et déclarait la guerre aux traditions. Elle méprisait en bloc toute inspiration empruntée à la vie commune, et prétendait conquérir à l'art un nouveau domaine en pénétrant dans les arcanes de la psyché individuelle. Encore s'attachait-elle de préférence à l'analyse des états d'âme maladifs pour en faire l'objet de ses poèmes symboliques. Les adeptes de cette école recherchent surtout les effets artistiques et professent le principe de l'art pour l'art. Ils ont soin de ne pas donner à leurs sentiments une expression claire, compréhensible et cohérente, et les traduisent en des symboles qui se succèdent avec la rapidité des images cinématographiques. Un autre de leurs procédés favoris est la musicalité de la langue, mais ils s'engagent dans une voie entièrement nouvelle : ils s'attachent avant tout à la résonance, à la symbolique des sons.

Mais il serait injuste de parler de cet art comme de la poésie nouvelle, car il n'est pas seul à régner. A côté de lui vit et fleurit une autre poésie, noble, saine et de tout point remarquable, et qui pousse encore de nouveaux rejetons.

Il faut aussi reconnaître que les novateurs dont nous venons de parler, et qui dans les commencements avaient attaqué la tradition avec tant de violence, ne tardèrent pas eux-mêmes à se chercher des ancêtres dans la littérature hongroise. Ils reconnaissaient ainsi la nécessité d'une base nationale. Chez leur chef de file, André ADY, la vie hongroise est une des grandes sources d'inspiration ; il est vrai que dans ce cas cette inspiration est souvent satirique. Quoi qu'il en soit, un rapprochement continu a lieu, à présent encore, entre les deux écoles.

*
* *

Cependant, depuis peu, dans la littérature hongroise comme dans la vie publique et sociale de la Hongrie, réapparaissent des forces tendant à la division plutôt qu'à la concentration.

Le peuple hongrois lui-même est divisé actuellement entre les territoires de quatre ou cinq États dont les frontières se ferment encore aux échanges intellectuels, d'où nouvelle rupture dans l'évolution.

D'autre part, la production littéraire en Hongrie s'est accrue et répandue dans des proportions incroyables, ce qui est sans doute un bienfait, mais en même temps un danger. De nouvelles couches se sont élevées, des masses sont venues du dehors : il s'est ainsi formé un public dont ni le sentiment national ni la culture littéraire n'ont des racines bien profondes, et qui n'est pas pénétré de l'esprit de Petőfi, d'Arany et de Jókai.

Ce que réclame ce public, et ce qui lui est offert, ce sont des ouvrages faciles, des produits littéraires dépourvus de toute couleur nationale. A quelques exceptions près, notre exportation dramatique se compose de pièces de ce genre, propres à donner à l'étranger une image très erronée de notre production poétique et de nos mœurs.

Personne ne désire entraver l'évolution. Nous ne souhaitons pas, par exemple, voir la poésie se figer dans l'art d'Arany et de Petőfi, comme si l'on ne pouvait concevoir un autre idéal. Mais la poésie a aussi ses sources éthiques,

et nos poètes doivent, aujourd'hui encore, puiser aux profondeurs de l'âme nationale. Ils doivent être capables de s'enthousiasmer et d'inspirer l'enthousiasme, et savoir satisfaire à tous les besoins du cœur humain. N'oublions pas que les bonnes traditions ne sont pas encore surannées au bout de quelque vingt ans. A plus forte raison celles qui furent l'aboutissement nécessaire d'une évolution aussi longue, et dont les racines plongent dans l'âme populaire aussi profondément que les grandes traditions poétiques du milieu du siècle dernier. La littérature française repose, aujourd'hui encore, sur les fondements jetés par le xvii^e siècle ; aujourd'hui encore, les écrivains français suivent la tradition du xvii^e siècle : bien dire et bien penser. Et la tradition ne porte aucun préjudice à leur indépendance. A la dernière page d'une grande histoire de la littérature française, nous lisons ces mots : « Les classiques français... restent... l'école de la jeunesse française ; école traditionnelle et libérale où, pendant des siècles encore, elle devra se former à bien dire et à bien penser. *Nos fils après nous sortiront de cette école, instruits, formés, cultivés ; libres toutefois ; libres de penser et de dire autrement, s'ils veulent ; mieux, s'ils peuvent*¹. »

Telle est aussi notre profession de foi. Notre Académie n'a jamais été dogmatique. Aujourd'hui encore, elle ne connaît qu'un seul dogme : la vérité. Ce que nous demandons à nos écrivains, c'est la vérité intrinsèque. Seul peut demeurer ce qui est sain, ce qui possède la vérité intérieure.

(Université de Budapest).

LÁSZLÓ NÉGYESY.

1. Petit de Julleville, *Histoire de la Littérature Française*, t. VIII, p. 899.
